UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

LA

PROPHÉTIE D'HABACUC.

INTRODUCTION. TRADUCTION. COMMENTAIRE.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le 25 août 1864, à 4 heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

FÉLIX MARTIN,

DE BREST (FINISTÈRE).

STRASBOURG

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3

1864

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552708_0034

A MONSIEUR LE PASTEUR FERDINAND MAILHET.

A MES AMIS

ÉMILIEN BRUNIQUEL ET JULES VIÈLES.

F. MARTIN.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
COLANI,
LICHTENBERGER,
} Professeurs de la Faculté.

M. COLANI, Président de la soutenance.

MM. COLANI,
LICHTENBERGER,
BRUCH ✻,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

LA

PROPHÉTIE D'HABACUC.

INTRODUCTION. TRADUCTION. COMMENTAIRE.

Introduction.

La vie des prophètes de l'Ancien Testament est environnée de ténèbres si épaisses que les efforts des commentateurs n'ont pu le plus souvent les dissiper. On aimerait cependant à posséder des notions exactes sur l'existence de ces hommes illustres, et c'est à regret que la science avoue l'inutilité des recherches entreprises en vue de ce résultat.

Parmi les petits prophètes il en est peu d'aussi maltraités à cet égard qu'Habacuc. L'histoire sacrée ou profane se tait sur lui, et la tradition seule a fourni les éléments des notices biographiques qui lui ont été consacrées. Nous ne dissimulerons point le cas que nous faisons de la tradition. Si l'histoire proprement dite transmet les actes de la vie politique des peuples, qui sont ordinairement le fait d'un petit nombre, la tradition nous conserve les mœurs, les croyances, les aspirations, les regrets, les préjugés, en un mot tous les phénomènes de la vie intellectuelle et morale des nations. En outre bien des événemens politiques ne nous sont parvenus que sous le voile mystérieux des légendes. Comme l'histoire cependant, la tradition est soumise à des règles, et ces règles sont celles dont

l'histoire elle-même reconnaît la souveraineté. Or la critique impuissante à démêler le réel du fabuleux dans le tissu de traditions que les générations se sont léguées sur Habacuc, semble avoir frappé d'anathème les biographies d'Épiphane et de Dorothée qui se sont faits les complaisants échos de ces traditions. La sentence serait-elle sans appel? Nous ne le pensons pas. Si les assertions de la légende qui concerne Habacuc ne paraissent pas fondées de nos jours, il est juste de reconnaître que la critique qui écarte cette légende sans restriction ne se trouve pas assise sur une base plus solide. Dès lors le doute est permis, et on ne se sent obligé qu'à demeurer dans les limites de la vraisemblance.

Nous ne nous arrêterons pas à examiner la tradition rabbinique, qui voit dans Habacuc le fils de la Sunamite ressuscité par Élisée. A plus forte raison ne tiendrons-nous pas compte du récit contenu au chap. XIV de Daniel, un de ceux qui composent cette partie apocryphe du livre du prophète que l'autorité ecclésiastique la plus absolue a hésité elle-même à imposer à la conscience. Le voyage aérien d'Habacuc saisi aux cheveux par un ange et transporté de Judée à Babylone, où il remet à Daniel enfermé dans la fosse aux lions des aliments préparés pour ses ouvriers, n'appartient pas plus à la tradition considérée sous le point de vue élevé, qui la met à la hauteur de l'histoire, qu'à l'histoire elle-même; c'est un récit populaire, plus grotesque qu'ingénieux, né dans l'imagination d'une nation qui, loin de critiquer les prodiges, y trouvait une sanction pour ses croyances. Toutefois la plupart des pères des premiers siècles, Clément d'Alexandrie, Irénée, Ter-

tullien, Cyprien etc. admettaient cette tradition, dont la poésie religieuse s'empara à son tour. Grégoire de Naziance y fait allusion en vers grecs dans ses *Préceptes aux Vierges*, et Prudence y a trouvé la matière de cinq strophes latines pour une hymne de son *Catheme-rinon.*

Toutes les légendes apocryphes dont Habacuc a été le héros ne sauraient rien prescrire contre le témoignage de la tradition sur quelques événements fort vraisemblables de la vie du prophète. Rien ne nous interdit de croire qu'Habacuc appartenait à la tribu de Siméon, qu'il naquit dans la ville de Bethzacar, cité non mentionnée dans la partie canonique de la Bible, mais dont le nom se lit au liv. I^er^ des Macchabées; qu'après avoir prédit la ruine prochaine de sa nation et l'humiliation future des vainqueurs, il alla chercher un refuge dans la Basse-Égypte, à Ostrakine, aujourd'hui Ras-Straki, ville bâtie auprès du lac Sirbon, lagune de la Méditerranée appelée de nos jours le Sebaket-Bardouib, enfin qu'il revint lorsque la colère des Chaldéens eut passé sur la Palestine, terminer sa vie dans son pays natal. On montrait, il est vrai, le tombeau d'Habacuc en diverses localités, à Keila, dans la tribu de Juda, au dire d'Eusèbe et de Jérôme, à Hukkok, sur les confins de la tribu de Nephtali, selon les opinions rabbiniques; mais les traditions étaient néanmoins presque unanimes à fixer la sépulture du prophète au lieu même où il était né. Sozomène parle même de la découverte du corps d'Habacuc en cette ville, sous le règne de Théodose-le-Grand. Quelle que fut la valeur de ce bruit, la tradition vulgaire y trouve une confirmation.

En présence du mutisme de l'histoire et dans l'incertitude où nous laisse la tradition, force est de demander à l'œuvre même du prophète ce qu'elle peut nous apprendre sur son auteur.

Ici une question intéressante se pose incidemment. L'œuvre d'Habacuc est-elle réduite au livre inscrit sous son nom dans le Canon des Écritures? En effet des écrits sans valeur dogmatique pour Israël pourraient, si leur authenticité était démontrée, contribuer à la solution du problème historique qui nous occupe.

Si nous ajoutons foi aux traditions, Habacuc, outre la prophétie qui porte son nom, serait auteur de prédictions dont quelques-unes jouirent, auprès des chrétiens des temps apostoliques, de la faveur qu'elles avaient eue chez les Juifs. On prétendait qu'Habacuc aurait annoncé qu'un temps viendrait où une vive lumière éclairerait le temple appelé à contempler en elle la gloire de Dieu, où le voile du sanctuaire se fendrait en deux parts etc. Nous nous expliquons l'accueil sympathique fait parmi les premiers fidèles, assez attachés aux traditions juives, à des prophéties dont quelques-unes paraissaient avoir eu un accomplissement frappant dans la personne même de Jésus-Christ et dans les événements de l'histoire évangélique. Mais ces prophéties n'étaient plus que de vagues rumeurs répandues dans la foule. Nous ne pouvons nous résoudre à croire que dans le cas où la voix d'Habacuc aurait fait entendre quelque prédiction en dehors de celle qui ne lui est pas contestée, il n'en serait resté de si bonne heure qu'un écho affaibli et dénaturé dans le souvenir des peuples qu'elles auraient intéressés.

On a mis quelquefois aussi sur le compte d'Habacuc

la partie apocryphe du livre de Daniel, c'est-à-dire avec le récit dans lequel le prophète joue le rôle bizarre dont nous avons parlé, les histoires de Suzanne, des prêtres de Bel, du dragon de Babylone, histoires invraisemblables lors même qu'on ne les considérerait que comme des paraboles composées dans un but moral. Il est évident que les chapitres grecs apocryphes de Daniel sont sous bien des rapports peu dignes de l'auteur de la prophétie hébraïque. La source de cette supposition offensante pour Habacuc se trouve certainement dans l'inscription placée dans quelques exemplaires des Septante en tête du chap. XIV et indiquant ce chapitre comme l'ouvrage d'Habacuc, fils de Jésus et de la tribu de Lévi. Si l'on ne veut pas voir dans cette inscription, omise d'ailleurs dans la version de Théodotion et dans l'Ancienne-Italique, une des nombreuses interpolations reprochées aux Septante, il faut toujours reconnaître que la tradition en faisant naître le prophète tantôt dans la tribu de Siméon, tantôt dans la tribu de Lévi, est en désaccord avec elle-même. On a prétendu, nous le savons, que l'écrivain désigné dans les Septante n'est pas le même que le prophète. Ainsi l'authenticité de la note des Septante pourrait au plus montrer qu'un rapport de noms est le seul qui existe entre le prophète et l'auteur des chapitres apocryphes de Daniel.

Cherchons désormais dans l'œuvre authentique du prophète de Juda ce que nous ne pouvons plus réclamer que d'elle-même.

Le nom d'Habacuc, que les Septante ont rendu par Ἀμβακοὺμ, conformément sans doute à l'habitude des Grecs de changer la syllabe Ἀβ en Ἀμβ et à la répu-

gnance de la langue hellénique à terminer un mot en κ; le nom d'Habacuc, disons-nous, ne se trouve nulle part ailleurs dans l'Ancien Testament. Ce nom חֲבַקּוּק a pour racine le verbe חָבַק, embrasser, et selon Hitzig vient directement de חִבּוּק; seulement il faudrait lire חֲבַקּוּק, orthographe qui est d'accord avec la forme de la version syriaque. Mais quel sens donner à ce nom? Le Sohar résout la question en nous disant qu'Habacuc était le fils de la Sunamite ressuscitée par Élisée (2 Rois IV, 16). Élisée avait dit à cette femme: Dans cette même année tu embrasseras un fils. Le redoublement du ק s'expliquerait selon les rabbins par le double embrassement dont l'enfant aurait été l'objet de la part de sa mère et du prophète. Luther trouve dans le nom d'Habacuc le symbole de l'amour du prophète pour son peuple, et Jérôme, donnant à la racine le sens de lutter, l'explique par la vivacité du début de la prophétie, où Habacuc semble lutter avec Dieu. Toutes ces explications sont ingénieuses; mais il y aurait autant de puérilité à les réfuter qu'à les soutenir. En nommant Habacuc, la Bible nous dit qu'il était prophète, נָבִיא. Il faut donc voir en lui un de ces hommes d'élite qui continuèrent l'œuvre de Moïse dans le développement de la nation juive, tantôt en ramenant le peuple à l'adoration du vrai Dieu, tantôt en interprétant la loi, tantôt en annonçant les châtiments réservés par l'Éternel aux nations. Habacuc le prophète, ces deux mots en disent plus à eux seuls que toute la tradition.

Sans entrer encore dans l'interprétation de la prophétie d'Habacuc, nous la résumerons succinctement. Cette prédiction se présente divisée en trois parties.

Dans le premier chapitre le prophète se plaint de

l'état de son pays, où les justes sont opprimés par les méchants. Dieu lui signale sa prochaine vengeance, en lui révélant la venue des Chaldéens. Alors Habacuc s'indigne de la prospérité d'un vainqueur idolâtre, plus coupable que ceux dont il a fait ses victimes.

Au second chapitre, le prophète reçoit la réponse du Seigneur à sa nouvelle apostrophe, avec l'ordre de la transmettre à tous. Le Chaldéen condamné à son tour ne sera pas sauvé par ses idoles. Dans ces révolutions successives, où le vainqueur de la veille devient le vaincu du lendemain, qui donc sera épargné? Le juste seul, et sa foi est sa sauvegarde.

Enfin Habacuc termine par un cantique où, après avoir symbolisé la puissance divine dans les phénomènes de l'orage et rappelé en même temps les prodiges qui accompagnèrent le passage d'Israël dans le désert et son installation dans la terre de Chanaan, il exprime avec confiance l'espoir que le Tout-Puissant se souviendra toujours de sa miséricorde. C'est le troisième chapitre.

Telle est dans son ensemble la prophétie d'Habacuc. Le sens général ne permet aucun doute sur l'époque où elle a été rédigée. Un des versets du chap. I^er^ a même une valeur qui le transforme en argument décisif. «Jetez les yeux sur les nations et voyez! Soyez surpris, oui, soyez surpris, car il va se faire en votre temps ce que vous ne croiriez pas en l'entendant» (I, 5). Puisque le prophète annonce comme prochaine l'irruption des Chaldéens, il n'a pu exercer son ministère que dans les derniers temps du royaume de Juda. Il n'est guère plus difficile de déterminer dans cette période antérieure à la captivité l'époque précise de l'o-

racle. Eichhorn s'était autorisé d'abord de la pureté du langage d'Habacuc pour conclure que le prophète date des beaux temps de la littérature juive : il oubliait Jérémie. De plus Stæhelin remarque plusieurs expressions dans la prédiction d'Habacuc qui accusent une époque plus voisine de notre ère. Quelques mots ne se trouvent que dans les derniers livres de la Bible et plusieurs autres ne sont employés que par Habacuc. Eichhorn revint plus tard de son opinion.

Wahl est de tous les critiques celui qui recule le plus l'époque du prophète, qu'il donne pour contemporain à Ésaïe; mais alors le Chaldéen était-il si redoutable et l'état de Juda était-il si désespéré?

Les crimes reprochés par Habacuc aux Juifs et le rapport qui existe entre la prophétie de Nahum et celle qui nous occupe ont paru à Jahn et plus récemment à Hævernick convenir au règne de l'impie Manassé : ces critiques ont donc rapporté au règne de ce prince (694-640) la composition de l'oracle. Telle était aussi l'opinion du rabbin Abarbanel. Mais on peut croire que si Habacuc avait vécu sous un roi qui le premier renversa le culte du vrai Dieu, il aurait flétri d'une manière plus accentuée un tel prince. Sans doute il y a certains rapports entre Habacuc et Nahum : l'un et l'autre avaient un oracle terrible à faire entendre. Ne peuvent-ils pourtant avoir prophétisé en des temps différents?

Delitzsch comme Vitringa place la prédiction sous Josias. Il croit justifier son sentiment en signalant de nombreux rapports entre Habacuc II, 20, et Sophonie I, 7. Sophonie est un des prophètes qui ont le plus emprunté à leurs devanciers. Est-ce une raison pour tirer d'un simple rapprochement de mots la preuve de

la priorité d'un prophète sur un autre? Avec autant de raison d'ailleurs on retournerait l'argument.

Les avis divers des critiques précédents ont été partagés par plusieurs théologiens d'outre-Rhin qui ont même lancé une accusation d'impiété contre tout système tendant à rapprocher davantage la prophétie des événements qu'elle annonçait. A la veille des événements, disent ces critiques, l'oracle ne serait plus que le produit d'un jugement sain et perspicace. Comme nous ne comprenons pas, de la même manière que ces exégètes chatouilleux, le surnaturalisme des prophéties, nous n'hésitons pas à encourir aussi ce reproche d'impiété en nous mettant avec les commentateurs qui veulent qu'Habacuc ait prophétisé un peu plus tard sous Joachim (602-597). L'état des affaires extérieures et intérieures de Juda dans les premières années de ce règne concorde avec les paroles d'Habacuc. La prédiction aurait précédé immédiatement la première irruption des Chaldéens, celle qui suivit la victoire de Nebucadanesar, alors prince royal, à Karkhemisch sur l'Égyptien Neco, et amena l'assujettissement au vainqueur du monarque de Juda, tributaire du vaincu. Ce n'est qu'à partir de la journée de Karkhemisch (606) qu'on rencontre dans les prophéties de la ruine de Juda le nom des Chaldéens comme celui d'un peuple puissant. S'il ressort des termes de la prédiction que la vengeance céleste ne devait pas tarder à s'accomplir, nous ne voyons aucun inconvénient à adopter le sentiment qui rapproche ainsi l'heure de l'oracle de l'heure de l'accomplissement.

Cette question, que le court intervalle qui sépare le règne de Manassé du règne de Joachim semble rendre

presque frivole, s'offre avec un caractère nouveau, si l'on remarque les conséquences historiques qui résultent de la manière dont elle est résolue. Rien ne s'oppose à ce qu'Habacuc ait été contemporain de Manassé et de Joachim, mais suivant que sa prophétie aurait été écrite sous le premier ou sous le second de ces princes, l'ennemi dont il menace Juda et contre lequel il fulmine ensuite de terribles invectives, ne serait plus le même. Suivant l'une de ces opinions, les Chaldéens forment les armées du dernier empire assyrien, tandis que suivant l'autre, ils sont les soldats du dernier État babylonien. Ninive, affaiblie par la catastrophe qui en 747 avait amené le morcellement du premier empire d'Assyrie, était restée capitale d'un État auquel des souverains belliqueux rendirent assez promptement l'éclat de l'empire de Sardanapale. Babylone redevint vassale de sa rivale. Assarhaddon, avant de monter sur le trône de Sennachérib, dont il vengea le meurtre, gouverna Babylone au nom du souverain assyrien. Ce fut cet Assarhaddon qui, en 672, s'empara de Jérusalem et amena Manassé captif (2 Chron. XXXIII, 11). Il n'est pas nommé en cet endroit, mais Ésaïe et le chroniqueur du Livre des Rois le connaissent fort bien: ils en font même le fils de Sennachérib. L'histoire ne le considère plus que comme un des principaux dignitaires de la cour de Ninive, dont il devint le maître. Il y a des inscriptions authentiques de ce prince en lettres cunéiformes, et Manassé (Minasi), roi de Juda (Jehouda), y figure parmi les rois tributaires.

On n'ignore pas que lorsque Nebucadanesar, à la tête des armées de son père Nabopalassar, fut l'exécuteur des volontés divines sur Juda, Ninive n'était plus.

En 625 elle était tombée sous un dernier coup porté par ses éternels ennemis de la Médie et de la Babylonie, et devait rester enterrée près de vingt-cinq siècles sans que la surface de la plaine en révélât le site, autrement que par les monticules de terre amoncelée sur les débris de la grande cité. Babylone victorieuse commençait sous Nabopalassar, vassal rebelle qui, au lieu de combattre le Mède, s'était allié avec lui contre la ville métropolitaine, une ère de souveraineté qui devait durer quatre-vingts ans.

On le voit, poser ainsi la question, c'est la résoudre. Jamais l'empire de Ninive n'est confondu par les écrivains de l'Ancien Testament avec celui de Babylone. La Bible ne connaît le peuple du premier que sous le nom d'*Assyriens* אַשּׁוּר, nom qu'elle sait de bonne heure, car elle le mentionne dans l'adjuration de Balaam et appelle *Chaldéens*, כַּשְׂדִּים, les populations babyloniennes. On nous représentera que l'empire fondé par Nabopalassar est quelquefois, et notamment dans la fameuse prophétie d'Ésaïe contre Babylone (XIII, XIV), assimilé à l'Assyrie. Outre que cette confusion ne se remarque pas ailleurs que dans les prophéties, elle s'explique par l'annexion de l'Assyrie proprement dite aux États du roi de Babylone. Ce qu'il nous importe de constater, c'est l'attribution de la dénomination de Chaldéens réservée aux peuples dont Babylone était la capitale.

Nous expliquerons dans notre commentaire par suite de quelles circonstances le nom des Chaldéens, peuple fort différent des habitants primitifs des rives de l'Euphrate, servit dès la plus haute antiquité à désigner ces derniers.

Concluons que le prophète a composé son livre sous Joachim, c'est-à-dire au moment où Jérusalem n'avait plus à redouter le retour des anciens vainqueurs de Manassé, mais où l'orage bien autrement violent qui allait fondre sur elle s'amoncelait à Babylone, métropole de l'empire chaldéen. C'est le sentiment de De Wette, d'Ewald, de Bäumlein, de Hitzig etc.

Cependant quelques commentateurs ne donnent pas à la prophétie une date aussi ancienne. Justi et Wolf lui assignent l'époque de Sédécias, et Bertholdt va même jusqu'à penser qu'Habacuc avait prophétisé après la ruine de Jérusalem. Déjà Jérémie avait émis l'opinion de Bertholdt, et Clément d'Alexandrie, celle de Justi et Wolf. Ces critiques n'ont pas remarqué combien leur hypothèse s'écroule devant cette considération que la prophétie ne fait aucune mention des scènes désastreuses de ces derniers règnes et qu'elle a devancé toute invasion chaldéenne. Bertholdt a même été forcé pour les besoins de sa thèse de déclarer interpolé, mais sans en donner aucune preuve, le passage II, 20 qui supppose l'existence du temple. Le procédé est commode, mais ne s'impose pas à l'esprit.

On a pu disputer sur l'époque précise où Habacuc écrivit son oracle, mais on s'entend pour reconnaître à son œuvre l'authenticité que l'épigraphie lui accorde.

Friedrich, Ranitz, Rosenmüller, Maurer, Hitzig, Gumpach se sont écartés du sentiment commun en soutenant que la prophétie aurait été rédigée à des époques diverses. Friedrich la divise en quatre parties; Maurer, Hitzig, Gumpach restreignent à deux le nombre des divisions; enfin Rosenmüller et Ranitz en ad-

mettent trois. Dom Calmet a été, croyons-nous, le premier à signaler cette dernière division comme fondée sur un motif plus sérieux que le caprice d'un éditeur. Dans l'hypothèse de Dom Calmet, le premier chapitre serait du règne de Joachim; le deuxième aurait été écrit sous Joachin, avant-dernier roi de Babylone, enfin le troisième chapitre serait l'œuvre de l'exil du prophète et aurait précédé le retour d'Habacuc dans son pays délivré des Chaldéens, après le dernier sac de Jérusalem en 588. Ranitz et Rosenmüller rapportent ce chapitre à l'époque du dernier siége, qui dura environ deux ans.

Admettre pour chaque partie du livre une date particulière, c'est soulever des difficultés nouvelles toutes gratuites. En lisant ces poétiques oracles, nous sommes surtout frappé du caractère d'unité qui en fait un monument si bien joint dans toutes ses parties, qu'il nous paraît peu aisé de les disjoindre sans compromettre au moins l'harmonie de l'édifice. On peut consulter là-dessus Hævernick, Umbreit, qui ont été amenés à considérer l'œuvre d'Habacuc sous le même point de vue. Une semblable composition n'a pu être faite à plusieurs reprises; c'est le produit manifeste d'une inspiration procédant d'un seul jet. L'étude du fond confirme entièrement les données de la forme. Les premiers versets du deuxième chapitre se lient parfaitement aux derniers mots du premier, et l'hymne du troisième chapitre est la conclusion naturelle de ce qui précède. Quel meilleur couronnement l'écrivain pourrait-il donner à son inspiration que ce témoignage de confiance dans l'avenir établi sur le sentiment de la puissance visible de Dieu et le souvenir des prodiges

par lesquels cette puissance s'était manifestée? C'était là à la fois un cri de supplication du citoyen vers Jéhovah, et le sceau céleste apposé sur un oracle dont le but était d'épouvanter les impies sans ébranler la foi du juste.

Les critiques de tous les temps ont célébré d'une même voix la pureté de langage d'Habacuc, son rhythme libre quoique toujours mesuré, la souplesse de sa pensée habile à prendre toutes les formes, en un mot un mérite littéraire mis hors de tout débat. Jahn a renchéri sur les louanges de Lowth, en reconnaissant dans l'œuvre d'Habacuc toutes les qualités les plus remarquables de l'éloquence juive; Rosenmüller a dit pareillement : Tout ce que l'éloquence des Hébreux avait de fort, de grand, de magnifique se trouve réuni dans Habacuc. De Wette va plus loin, il égale ce prophète aux plus célèbres écrivains sacrés et le place au-dessus de tous, dès qu'il arrive au cantique final. On pourrait croire les formules de l'admiration épuisées, il n'en est rien. Eichhorn, peu content de la supériorité que De Wette vient de donner à Habacuc sur les autres prophètes, estime qu'aucun autre ouvrage de l'antiquité n'est digne d'entrer en comparaison avec sa prophétie. Puis, après avoir déploré sa propre impuissance à peindre en traits dignes de lui «le chantre inimitable de la douleur et de la joie, de la désolation et de l'espérance, de l'insolence et de la dérision,» il s'écrie: «Pourquoi faut-il que le temps qui dévore tout, et la captivité de Babylone qui a englouti tant de monuments de la littérature hébraïque, ne nous aient pas conservé quelque autre composition de ce chantre sublime!»

Pour bien juger à notre tour l'œuvre d'Habacuc,

transportons-nous au moment où le prophète obéit au souffle inspirateur.

Le royaume de Juda est en pleine décadence et un ennemi redoutable va en faire sa proie. Encore quelques jours et la nationalité juive comme le temple qui en est le symbole ne sera plus qu'un amas de débris que la pensée seule pourra reconstruire. Habacuc, un des rares justes perdus au sein d'une société corrompue, élève la voix pour montrer un avenir où le méchant lit déjà sa condamnation, où l'homme resté droit verra resplendir l'espérance qu'il a mise en son Dieu. Le prophète est donc amené par son sujet à prendre le double langage de l'exhortation et de la menace, de la désolation et de la confiance, de la douleur et de l'allégresse. Ce qui est plus extraordinaire que le sublime de sa pensée et de sa diction, c'est la puissance qu'il conserve sur son âme dans son délire poétique. Jamais le jugement ne fait défaut au prophète; ses tableaux et ses figures nous paraissent dans le cadre qui leur convient. En outre Habacuc se met plus particulièrement en scène que les autres prophètes. Ce procédé est conforme à son plan. Dédaignant d'annoncer à ses compatriotes une ère de gloire et de prospérité, il ramène leur attention à un fait intérieur, la foi. S'il parle beaucoup de ce qu'il éprouve, c'est parce qu'il veut établir par son propre exemple l'inébranlable assurance du juste, quand tout s'écroule autour de lui. Aux yeux du prophète la nation élue semble disparaître pour ne laisser subsister que les croyants au nom desquels il parle, et dont chacun peut retrouver ses propres impressions dans celles d'Habacuc.

Un critique moderne, Gumpach, dans sa monogra-

phie sur Habacuc, s'applique à montrer que le texte primitif a été altéré par l'interversion de plusieurs passages. Gumpach s'est réfuté lui-même à son insu, en proposant un nouvel ordre des versets qui n'est pas plus logique que l'ancien. De quel droit d'ailleurs soumettre un prophète hébreu, c'est-à-dire un poëte dominé par l'imagination et le sentiment, aux exigences de la pure raison ?

On a reproché à Habacuc d'avoir employé quelquefois des expressions et des images qui se retrouvent dans les prophètes antérieurs. Eichhorn croit que l'idée pleine de dérision exprimée par le chant des nations vaincues autour de leur persécuteur, au chap. II, est empruntée au chap. XIV d'Ésaïe. Il eût pu signaler la même image dans Michée (II, 4). Un autre passage de ce dernier prophète (III, 9, 10) a paru à Jahn analogue à un verset d'Habacuc (II, 12). Cellérier trouve aussi des rapports entre Habacuc I, 15, et Amos IV, 2, entre Habacuc II, 19, et Ésaïe XLIV etc. Enfin les Psaumes contiennent la plupart des traits de la théophanie du prophète. Nous dirons, sans nous arrêter à examiner si, comme Justi croit le remarquer dans l'hypothèse d'une imitation, Habacuc n'est pas encore original par la manière dont il s'approprie ses emprunts, nous dirons que ces rapports de pensée et d'élévation sont naturels entre des écrivains formés à la même école. Nous n'insisterons pas enfin davantage sur les emprunts qui auraient, dit-on, été faits à Habacuc lui-même par Jérémie (L, LI). Plusieurs détails de la chute de l'empire chaldéen semblent en effet dans les deux tableaux produits par le même pinceau.

Ainsi nous ne savons historiquement rien de certain

sur le prophète Habacuc; une seule prophétie nous est restée de ce poëte sacré, et tout nous porte à croire qu'elle est l'œuvre du règne du roi de Juda Joachim.

Un nom, une prédiction lyrique, une date approximative, voilà donc à quoi se réduit ce que fut Habacuc et ce qui fut son œuvre! A vrai dire l'œuvre seule reste, car sans cette œuvre le nom se fût éteint et la date n'eût pu être fixée. Mais peu d'auteurs anciens ont laissé aux générations un aussi glorieux héritage!

Traduction.

1. Prophétie révélée à Habacuc le prophète.

2. Que de temps, Jéhovah, j'ai crié sans que tu m'écoutes! J'ai jeté vers toi cet accent de détresse: Violence! et tu ne me délivres point.

3. Pourquoi me fais-tu voir l'iniquité et regarder l'injustice? Devant moi sont l'oppression et la violence; la dispute et la contestation s'élèvent.

4. Aussi la loi languit et le droit n'est pas reconnu, car le méchant environne le juste et la justice en est pervertie.

5. Jetez les yeux sur les nations et voyez; soyez surpris, oui, soyez surpris, car il va se faire en votre temps ce que vous ne croiriez pas en l'entendant.

6. Voici je vois susciter le Chaldéen, peuple cruel, rapide, qui se précipite sur toute la surface du pays pour s'emparer de demeures qui ne sont pas à lui.

7. Il est terrible et formidable; en lui résident son droit et sa puissance

8. Les chevaux sont plus légers que les léopards, plus clairvoyants que les loups du soir; ses cavaliers s'élancent, ses cavaliers qui viennent de loin; ils volent comme l'aigle qui fond pour dévorer.

9. Il accourt en masse au butin, il tourne le visage vers l'Orient et entasse les captifs comme le sable.

10. Il se rit des rois, il se joue des princes, il se moque de toutes les forteresses; il amoncèle la poussière et il les prend.

11. Alors il s'élance comme l'ouragan, il va plus loin et il pèche, car sa force est son Dieu.

12. N'es-tu pas toi, o Jéhovah! de tout temps mon Dieu, mon saint? Non, nous ne périrons point, Jéhovah; tu l'as établi pour exercer ton jugement, et, o rocher, tu l'as préparé pour châtier.

13. Mais tes yeux sont trop purs pour voir le mal et tu ne peux regarder la violence. Pourquoi endures-tu les impies et te tais-tu pendant que le méchant engloutit un plus juste que lui?

14. Traiterais-tu donc les hommes comme les poissons de la mer, comme le reptile qui n'a point de chef?

15. Il enlève tout à l'hameçon, il prend tout dans son filet, il emporte tout dans sa nasse: c'est pourquoi il s'égaie et saute de joie.

16. C'est pourquoi il sacrifie devant sa nasse et offre des parfums à son filet, parce qu'il leur doit une grosse portion et une nourriture succulente.

17. Retirera-t-il donc enfin son filet et cessera-t-il de massacrer sans pitié les peuples?

II.

1. Je me tenais sur ma tour et me plaçais sur ma forteresse, attentif à ce que Jéhovah m'inspirerait et à ce que je répondrais à mon grief.

2. Jéhovah me répondit et dit: Écris cette révélation et grave-la clairement sur les tables afin qu'elle soit lue couramment.

3. En effet la vision concerne le temps à venir; elle soupire après son accomplissement et ne mentira point. Si elle tarde, attends-là, car elle s'accomplira certainement et ne fera pas défaut.

4. Voici, l'âme de celui qui s'est enflé n'est jamais satisfaite, mais le juste aura la vie par sa foi.

5. Comme enivré d'un vin perfide, l'homme superbe ne demeure pas en repos; il dilate sa bouche comme le scheol, il est insatiable comme la mort; il tirera à lui tous les États et rassemblera pour lui tous les peuples.

6. Mais tous n'entonneront-ils pas un chant contre lui, un hymne moqueur, un cantique de dérision? Ne diront-ils pas: malheur à celui qui accumule ce qui ne lui appartient pas! Jusques à quand? à celui qui se charge de gages!

7. Est-ce que des oppresseurs ne se lèveront pas subitement pour lui? Ne s'éveillera-t-il pas quelqu'un pour te persécuter? Va, tu seras leur proie!

8. Si tu as dépouillé de nombreux peuples, le reste des peuples te

dépouillera à cause du sang que tu as répandu et de la violence faite au pays, à la ville et à tous ses habitants.

9. Malheur à celui qui accapare dans sa tente un butin inique afin de placer son nid sur la hauteur et d'échapper à la main du malheur!

10. Tu as trouvé la honte de ta maison en retranchant de nombreux peuples. C'est là ton péché.

11. Mais la pierre de la muraille criera et le chevron de la charpente lui répondra.

12. Malheur à celui qui bâtit une ville avec le sang et qui la fortifie par l'iniquité!

13. Voici; n'est-ce point par décret de Jéhovah des armées que les peuples se fatiguent pour le feu et que les nations s'épuisent pour le néant?

14. Car la terre est remplie de la connaissance de la gloire de Jéhovah, comme les eaux recouvrent le fond de la mer.

15. Malheur à celui qui fait boire son prochain, à toi qui verses sur lui ton outre et l'enivres afin de regarder sa nudité!

16. Tu seras abreuvé d'ignominie plus que de gloire. Bois auss toi-même et qu'à ton tour la nudité soit découverte! La coupe de la droite de Jéhovah se tournera contre toi et répandra la honte sur ta gloire.

17. Car ta violence contre le Liban et tes ravages des animaux épouvantés retomberont sur toi, à cause du sang que tu as répandu et de la violence faite au pays, à la ville et à tous ses habitants.

18. A quoi sert une image ciselée pour que le sculpteur la taille? A quoi une idole fondue qui n'enseigne que le mensonge, pour que l'artisan qui l'a faite mette sa confiance en elle et fasse des dieux muets?

19. Malheur à celui qui dit au bois: Éveille-toi! et à la pierre inerte: Lève-toi! Est-ce qu'elle peut enseigner? Au dehors elle est couverte d'or et d'argent, et au dedans il n'y a aucun souffle.

20. Mais Jéhovah est dans son saint temple. Silence à toute la terre devant lui!

III.

1. Prière d'Habacuc le prophète sur Schigionoth.

2. Jéhovah, j'ai entendu ta révélation et j'ai craint. O Jéhovah, accomplis ton œuvre avant peu d'années; montre-la avant peu d'années! mais dans ta colère souviens-toi de ta miséricorde!

3. Dieu vient de Théman, et le saint de la montagne de Paran. Selah. Les cieux sont couverts de son éclat et la terre brille de sa splendeur.

4. Sa clarté est comme le soleil; des rayons jaillissent autour de lui: c'est l'enveloppe de sa puissance.

5. La peste marche devant lui et un feu ardent suit ses pas.

6. Il s'arrête, et la terre chancelle; il regarde, et les peuples tremblent; les montagnes éternelles volent en éclats et les collines antiques s'abaissent; mais ses sentiers à lui sont éternels.

7. Je vois les tentes de Cusch dans la détresse et les pavillons du pays de Madian dans l'épouvante.

8. Est-ce contre les fleuves que Jéhovah est irrité? Ta colère a-t-elle pour objet les fleuves ou t'indignes-tu contre la mer? Tu es monté sur tes chevaux et sur tes chars de victoire.

9. Tu découvres ton arc, tu rassasies tes flèches victorieuses. Selah. La terre se fend pour vomir des torrents.

10. Les monts te voient et tressaillent; un déluge d'eau se précipite; l'abîme fait entendre sa voix; il lève les mains en haut.

11. Le soleil et la lune restent dans leurs demeures à la clarté de tes rapides flèches, au brillant éclat de ta lance.

12. Tu parcours la terre avec colère; tu écrases les nations dans ton courroux.

13. Tu sors pour délivrer ton peuple, pour délivrer ton oint. Tu brises le faîte de la maison de l'impie. Tu en mets le fondement à nu au niveau du sol. Selah.

14. Tu perces de tes flèches la tête des chefs qui se jetaient pour me mettre en pièces et qui se réjouissaient de dévorer le faible dans sa retraite.

15. Tu fais marcher tes chevaux dans la mer, à travers les grandes eaux courroucées.

16. J'ai entendu et je suis ému au dedans de moi. Mes lèvres frémissent, la carie pénètre dans mes os et je m'affaisse sur moi-même, moi qui dois rester en repos jusqu'à ce qu'on monte vers le peuple pour le détruire.

17. Car le figuier ne fleurira point; il n'y aura pas de fruit aux vignes; le rameau de l'olivier trompera; les guérets ne donneront pas d'aliments; les brebis seront retranchées dans la bergerie et les bœufs de l'étable.

18. Cependant je m'égaie en Jéhovah; je mets ma joie en Dieu mon sauveur!

19. Jéhovah mon seigneur est ma force: il rend mes pieds comme ceux des biches et me fait gravir les lieux élevés.

Au maître chantre sur Néguinoth.

Commentaire.

Habacuc a excité de tout temps la curiosité de la critique. On formerait une vaste bibliothèque en rassemblant tous les écrits auxquels le livre de ce prophète, un des plus courts de la Bible, a donné lieu.

En général nous ne faisons pas grand cas, pour notre part, de tous les travaux d'exégèse biblique entrepris par les savants chrétiens, à quelque Église qu'ils appartiennent, antérieurement à la révolution opérée dans la critique au siècle dernier. Nous ne faisons exception qu'en faveur d'Abeilard, que son «Introduction à la Théologie chrétienne,» a permis d'appeler «le promoteur de la critique sacrée,» du protestant Louis Cappel et du prêtre de l'Oratoire Richard Simon. A quoi bon remuer ce fatras scientifique dont la critique contemporaine a depuis longtemps exhumé les perles qui pouvaient s'y rencontrer? Nous avons, dans les recherches que cette étude a nécessitées, assez examiné ces vieux écrits couverts de la poussière séculaire des bibliothèques, pour apprécier à sa juste valeur cette puérile érudition et cette science indigeste. Quelques citations glanées dans une lecture ingrate trouveront place dans notre commentaire et justifieront notre dédain pour le chaos scolastique. Enfin Ernesti et Semler parurent. A eux l'honneur d'avoir arraché la Bible du cadre fantastique où on l'avait placée jusqu'alors! Le premier proclama la grammaire comme fondement de la critique; le second réclama de plus les droits de l'histoire. Un nouveau jour éclaira la science.

Cependant une méthode dont les uniques éléments seraient la philologie et l'histoire, ne nous paraît pas encore complète : elle le serait si la Bible était un livre pour l'interprétation duquel il serait superflu d'exiger autre chose que les ressources ordinaires de l'esprit, c'est-à-dire un jugement sain et un savoir solide. La Bible doit à sa composition même un caractère particulier qui l'élève au-dessus de tout produit ordinaire de l'intelligence humaine, et le sens d'un livre écrit sous l'impulsion d'une foi profondément sentie, ne peut être parfaitement pénétré que par la foi qui a fait battre le cœur des écrivains sacrés. Pour embrasser du regard l'horizon des prophètes, il faut donc que l'exégète ait l'âme imprégnée de la foi des prophètes. C'est ce que comprit Capiton, qui bien avant Ernesti et Semler, et dans la préface même de son commentaire sur le prophète que nous étudions, écrivit ces graves paroles : « Celui qui se propose de commenter les prophètes doit posséder une connaissance exacte des historiens du temps et des langues anciennes, principalement de la langue hébraïque... ; il doit enfin avoir l'expérience de la foi chrétienne que les prophètes avaient par intuition. » Il est seulement fâcheux que Capiton n'ait pas su toujours user de son principe.

Ce que nous venons de dire explique les procédés dont nous allons faire usage en commentant Habacuc.

1. La prophétie d'Habacuc est intitulé מַשָּׂא. On a rendu quelquefois ce mot par « charge ». Théodoret, Calmet etc. veulent même qu'il indique une prédiction fâcheuse. Tel n'est pas le vrai sens de ce mot, qui annonce une prophétie importante, mais non pas né-

cessairement quelque calamité. Il est en effet appliqué, au chap. XII de Zacharie, à une prédiction en faveur de Jérusalem. La racine de מַשָּׂא est נָשָׂא, «enlever, porter;» on trouve aussi en latin une expression analogue appliquée à de paroles importantes.

Habacuc entre brusquement en matière : il a sous les yeux le spectacle d'un peuple qui a renié son Dieu, et foulé aux pieds la loi qu'il avait reçue de lui. C'est le règne de l'injustice et de la violence : de là ses plaintes au sujet d'une société dont la corruption est pour les justes un sujet de scandale.

2. Job fait entendre une plainte à peu près semblable à celle d'Habacuc. «Voici, je crie à cause de la vio-«lence qui m'est faite, et je ne suis point exaucé; je «crie, et il n'y a point de jugement» (XIX, 7).

4. A ce verset se terminent les lamentations que le prophète adresse à Dieu. Aucun trait particulier de cette plainte ne s'applique à une invasion ennemie. Malgré cela, bon nombre d'interprètes anciens et modernes virent dans ces versets une peinture des maux causés par l'invasion chaldéenne. Cette opinion avait passé des Juifs à quelques pères de l'Église, et ensuite aux rabbins du moyen âge. Parmi les modernes, Eichhorn, Bertholdt, Rosenmüller, Justi etc. l'ont défendue. On voit que s'il en était ainsi, la punition serait seule mentionnée, et la faute passée sous silence.

Jérôme et Grégoire de Naziance ont voulu aussi excuser Habacuc du ton qu'il prend dans son adresse à Dieu, mais ces apostrophes brusques et véhémentes sont fréquentes chez les écrivains sacrés. On peut comparer le passage en question à de nombreux fragments des saints livres, par exemple à Job III, 3 etc.; aux

Psaumes XII et XLIII; à Jérémie XX, 14 etc., à Jonas IV, 8, 9 etc.

5. Le Seigneur répond à la plainte du prophète; il va employer le Chaldéen comme instrument de sa justice sur Juda. Mais l'étranger, emporté par son orgueil et sa cupidité, se rendra coupable à son tour.

Les Septante ont traduit ce verset de la manière suivante : « Voyez, moqueurs, et considérez; voyez les merveilles et soyez exterminés, parce que.... » Saint Paul, qui allégorise ce passage pour annoncer aux Juifs la persécution qui les menace (Actes XIII, 40), traduit d'une manière presque analogue.

6. Quels étaient les Chaldéens? L'historien Bérose donne à la troisième des cinq dynasties entre lesquelles se partage l'histoire de l'Assyrie, le nom de Chaldéenne. C'est à cette époque reculée que le nom des Chaldéens devenu depuis si célèbre est pour la première fois introduit dans les annales du monde antique. Dans la Bible, ce nom prend la forme plurielle כַּשְׂדִּים. Il est aujourd'hui reconnu que la forme hébraïque, pas plus que la forme babylonienne, ne diffère au fond de Carduchi, Gordyæi, Gordyeni etc., dénominations helléniques des tribus du Kurdistan. Le pays des כַּשְׂדִּים, dont il est parlé dans la vie d'Abraham, est cette région accidentée qui forme la transition entre les plaines des Sémites et des Couschites de l'Euphrate et les hauts plateaux des Aryens. Les Chaldéens étaient donc des Kurdes. La masse de cette race est sémitique, bien que la portion représentée par les familles patriciennes appartienne aux peuples Aryens.

Mais comment les Kurdes ou Chaldéens se rendirent-ils maîtres de la Babylonie? Comment après que la

dynastie installée par eux sur le trône de Babylone fut renversée, leur nom servit-il à désigner la partie lettrée de la population, la caste sacerdotale? Ces questions sont autant d'énigmes. Pour les Juifs, les habitants de la Babylonie furent toujours des Chaldéens. Les passages de la Bible qui peuvent servir de preuves de cette assertion sont nombreux (Jérémie, Esras, 2 Rois, 2 Chron. passim). Un instant ce nom semble oublié des auteurs hébreux, mais quand Babylone n'est plus absorbée dans l'empire de Ninive, le nom des Chaldéens reparaît dans l'Écriture. Cependant Ésaïe, dans ses menaces contre Tyr (XXIII, 13), semble désigner ce peuple comme nouveau. Est-ce une raison pour supposer comme plusieurs commentateurs, une nouvelle irruption des populations du Kurdistan en Babylonie? On trouverait quelque trace de cette invasion dans l'histoire, qui a mentionné l'invasion des Scythes, poussant à cette époque, leurs déprédations jusqu'aux confins de l'Égypte. Pour Ésaïe, ce n'est point le peuple, mais l'État qui est nouveau. En effet, Babylone, en secouant le joug de sa rivale à jamais effacée de l'histoire, vient de ressusciter parmi les nations. Le passage d'Ésaïe est loin de se refuser à cette hypothèse. Gesenius le paraphrase ainsi : « Voyez les Chaldéens qui naguère encore habitaient le désert; l'Assyrien leur a donné des demeures fixes; il en a fait un peuple, et ce peuple jusqu'alors si peu important qu'à peine il méritait d'être nommé, va devenir un instrument de ruine et de destruction pour l'antique et célèbre ville de Tyr. » Ce passage nous peint l'accroissement d'un peuple naguère vassal.

7. On fait remarquer que les traits de la description

des Chaldéens dans Habacuc conviennent mieux à une horde indisciplinée qu'aux armées d'un état civilisé. Cette prétendue difficulté disparaît dès que l'on suppose que les rois de Babylone, dans leur révolte contre l'Assyrie et dans leurs guerres contre les peuples limitrophes de leurs États, ont cherché des soldats dans les tribus guerrières du Kurdistan. Cette supposition acquiert tous les dehors de la réalité pour ceux qui comparent le chiffre des puissantes armées du grand roi de la Chaldée avec celui de la population de la Babylonie sous ses derniers princes. Jamais Nebucadanesar n'eût tiré de ses seuls États héréditaires un nombre de guerriers aussi considérable que la quantité de soldats dont il disposa pour la conquête de l'Asie occidentale. Pourquoi ne pas admettre que les recrues chaldéennes employées à titre de mercenaires, se soient distinguées par leur nombre et par leur valeur farouche entre tous les soldats de Nebucadanesar, et qu'ils aient dès le temps de Nabopalassar, avant son successeur, qui devait leur donner un plus vaste champ d'action, frappé plus vivement l'esprit des peuples humiliés sous la domination de l'État qui payait leurs services, et auquel leurs ancêtres avaient autrefois attaché leur nom?

Mais qu'avons-nous besoin de recourir à cette hypothèse? Babylone, métropole d'une société qui, comme l'empire des Pharaons, appartenait à la famille Couschite, tomba pendant une période assez longue aux mains des Chaldéens et, au moins pour les Hébreux, garda pendant toute son existence le nom de ses anciens maîtres. Sans recourir à une irruption nouvelle de peuples, on peut donc comprendre, au moment où

Nebucadanesar se prépare à l'invasion de Juda, le cri menaçant d'Habacuc : voici le Chaldéen !....

8. Les chevaux chaldéens étaient renommés pour leur vitesse. Oppien en fait l'éloge. Jérémie en parle dans les mêmes termes qu'Habacuc : il les montre « plus légers que les aigles » (IV, 13) à ses concitoyens contre lesquels il prophétise.

Les Septante ont lu עֲרָב avec d'autres voyelles que celles qui ont été adoptées, et ont traduit « loups de l'Arabie » et non « loups du soir; » d'autres mettent « loups du désert. » Guévare veut que ces animaux soient des hyènes. La même comparaison est dans Sophonie, qui nomme « loups du soir » des juges iniques et corrompus (III, 3).

Nous sommes assez porté à voir dans ce tableau des gens montés sur des chars de guerre plutôt que des cavaliers. A nous en rapporter aux bas-reliefs exhumés des villes assyriennes, la cavalerie ne figure pas plus dans les armées régulières des rois de Ninive et de Babylone que dans celles des monarques égyptiens. Les seuls cavaliers que nous montrent les hypogées pharaoniques sont les Aryens de l'Asie centrale, « la plaie de Schéto, » pour parler comme les inscriptions hiéroglyphiques. On reconnaît les Scythes. Les guerriers de Sargon ne se servent pareillement du cheval que comme animal d'attelage. Tout nous donne à penser que la coutume babylonienne n'a différé sur ce point des usages de Ninive que par l'introduction admise par nous tout à l'heure des cavaliers du Kurdistan dans les armées babyloniennes. La race aryenne, *audax Japeti genus*, figurait parmi les éléments de la nationalité kurde.

Mentionnons ici un des chefs-d'œuvre de l'interprétation allégorique. Le bon abbé Rupert, un des plus anciens commentateurs d'Habacuc, voit dans les animaux dont le prophète prononce le nom, autant de symboles historiques. Les léopards sont les Grecs; les loups, les Médo-Perses, et les aigles, les Romains. Le prophète indiquerait donc par cette comparaison la supériorité de Nebucadanesar sur les empires futurs. Ainsi l'esprit, aussi bien que la lettre, peut tuer quelquefois dans l'exégèse.

9. מְגַמַּת. Ce mot, un de ceux qui ne se rencontrent que dans cette prophétie, a été rapporté à plusieurs racines. Aben-Esra le prend dans le sens de נֶגֶד; Kimeli, Hitzig, Ewald etc. l'ont rendu par désir, d'après la racine גמא; et la phrase voudrait dire: « le désir qui se peint sur les visages.... » Aboul-Walid a traduit: « la direction de leurs visages. »

Mais la signification de קָדִימָה partage surtout les exégètes. Les rabbins, Theiner etc. rendent par « vers l'Orient. » Sous le prétexte que ces divers sens ne pourraient s'accorder avec la marche de l'invasion chaldéenne, beaucoup de critiques, Rosenmüller entre autres, ont cru à une comparaison des envahisseurs avec le « vent d'Orient. » On sousentendait alors רוּחַ. La Vulgate paraphrase même et dit: « un vent brûlant. » Cette image est commune aux prophètes. Elle se trouve dans les prédictions de Jérémie que nous citions. « Un vent brûlant, dit le prophète, vient des collines du désert dans la direction de la fille de mon peuple » (IV, 11). La vigne dont parle Ézéchiel (XVII) et qui est un emblème du dernier roi de Juda, doit être de même desséchée par « le vent d'Orient. » De

plus il est certainement question ce dernier passage du roi de Babylone formellement désigné dans le cours de l'oracle. Nous persistons cependant à nous en tenir au sens rigoureux du texte. Qui sait si le prophète, au lieu de songer à l'arrivée des Chaldéens, ne les voyait pas opérer, chargés de dépouilles, leur retour vers leur pays? Dès lors leur direction est évidemment vers l'Orient. Plusieurs traducteurs ont éludé la difficulté en changeant le sens de קְדִימָה qu'ils traduisent « en avant. »

On n'a pas autant disputé sur la valeur des mots qui suivent. Bérose et la Bible nous ont appris comment les rois de Ninive et de Babylone savaient entasser les captifs « comme du sable. » C'était l'usage de transporter, surtout après plusieurs révoltes, les nations vaincues dans des pays où, étrangers aux usages et aux localités, les prisonniers ne pouvaient plus combiner d'insurrection. Les inscriptions cunéiformes font sans cesse allusion à ces scènes que les bas-reliefs qu'elles expliquent nous placent sous les yeux. Ce droit du temps renouvelé au moyen âge par quelques princes germains et de nos jours par les autocrates russes, est un progrès sur la coutume primitive décrétant le massacre en masse des vaincus. Ainsi devaient encore procéder les Mongols dans ces contrées si souvent exposées aux calamités de la guerre.

10. Les monuments assyriens qui nous retracent les lugubres défilés des captifs nous mettent au courant de l'art militaire de l'époque. Nous y voyons les assiégeants « assembler la poussière, » tantôt en comblant les fossés des cités qu'ils investissent, tantôt en élevant autour d'elles des remparts du sommet desquels ils

éloignent les défenseurs de la place prêts à repousser l'assaut.

11. On a beaucoup varié dans l'interprétation de ce verset. Les uns ont mis pour חָלַף רוּחַ, «son audace s'accroît;» d'autres ont traduit en supposant כ sous-entendu. «Il s'élance comme l'ouragan;» c'est le sens que nous adoptons. Les exemples du כ préfixe sous-entendu ne sont pas rares dans l'Ancien Testament (Psaumes XXII, 14).

Le mot אָשַׁם a été traduit dans la Vulgate non par «il pèche,» mais par «il tombe.» Plusieurs commentateurs se sont conformés à cette interprétation, et Calvin saisit cette occasion pour nous faire observer que «l'Écriture nous chante incessamment cette leçon que Dieu réprimera les fières mines et sourcils.» La leçon peut être dans la prophétie, mais elle ne se trouve que plus bas. Entrevue dès ce moment, la chute du Chaldéen rendrait inexplicable la question du prophète, désireux de savoir si l'avenir ne doit pas apporter un terme à une prospérité insolente.

12. Habacuc reprend la parole; il ne trouve pas la réponse de Jéhovah satisfaisante. On dirait qu'il multiplie en ce verset les expressions de sa confiance en Dieu pour entretenir cette confiance, que les paroles des versets suivants nous montrent au moins ébranlée.

Raschi et Kimchi, comme Bleek de nos jours, pensent que les mots לֹא נָמוּת ont été dénaturés, et que dans le texte original il devait y avoir לֹא תָמוּת. Le sens serait tout autre, car au lieu de cette assurance: «nous ne périrons pas,» si belle dans la bouche du juste angoissé, nous n'aurions plus qu'un nouvel accent de supplication vers Dieu que le prophète in-

voquerait au nom de son éternelle existence. On a enfin voulu lire אַל au lieu de לֹא et traduire: «(fais) que nous ne mourrions pas!» mais après אַל la grammaire exige le futur apocopé.

13. Habacuc explique le trouble où le met cette décision de la justice divine qui livre Juda au Chaldéen. Juda mérite le châtiment qui l'a atteint; mais le Chaldéen n'est-il pas plus coupable encore que Juda? Dieu ne saurait-il porter remède à un mal que par un mal plus grand!... Calvin a parfaitement distingué cette plainte d'Habacuc de celle qui figure au commencement du chapitre. D'abord le prophète était seulement enflammé du zèle de la gloire de Dieu; ici il commence à prendre une affection humaine. Tout ce débat est d'ailleurs une contestation d'Habacuc avec lui-même plutôt qu'une objurgation directe à Dieu. Le prophète ne dit pas que le hasard est l'unique régulateur des destinées humaines; il déclare l'étonnement où le plonge la confusion du juste et de l'injuste dans les événements d'ici-bas. Encore parle-t-il plutôt pour répondre à l'objection qu'il prévoit que parce qu'il a besoin pour sa propre instruction d'une réfutation. Il est aisé de voir qu'entre l'esprit de révolte qui porte au sarcasme et l'esprit de résignation qui conduit à la prière, Habacuc n'hésite pas. La foi lui a révélé que derrière l'apparente dérision des choses humaines il y a un mystère, la sagesse et la bonté de Dieu, et que le devoir de l'homme est parfois d'adorer sans comprendre.

14. Ici commence une magnifique comparaison, dont Habacuc semble avoir trouvé le germe dans Amos (IV, 2), mais qu'il s'est appropriée en la développant

de manière à en faire une véritable création. Cornélius a Lapide trouve cette similitude admirable, surtout à cause des nombreuses analogies qui rapprochent selon lui la nature de l'homme de celle du poisson. Le patient commentateur en compte vingt-deux. Nous mentionnons la quatorzième à titre de spécimen: elle est fondée sur le rapport que présentent avec les dents aiguës des poissons les quatre dents canines de la mâchoire humaine.

15. On reconnaît facilement qu'il est question dans ce verset de deux espèces de filets; mais les commentateurs se sont contredits en essayant de déterminer au juste de quel genre de piéges il est parlé. Dans le Talmud חֶרֶם est un vivier.

16. La signification de קָטַר, inusité au kal, devient au pihel: «brûler de l'encens en présence des idoles.» L'intention du prophète est de nous faire entendre que le Chaldéen attribuait sa prospérité à son habileté. Plusieurs commentateurs ont conçu au sujet de ce passage quelques idées bizarres. Sanctius, trompé peut-être par la paraphrase chaldaïque, pense que Nebucadanesar adorait ses propres armes figurés dans la prophétie par les instruments de pêche, et Guévare a pensé que l'hommage rendu au filet devait s'adresser au poisson qu'il renferme. Ces poissons deviennent alors l'image des divinités chaldéennes, probablement des quatre Oannès, divinités demi-homme, demi-poisson dont parle Bérose.

17. On devrait se contenter de voir l'image allégorique du peuple chaldéen dans le pêcheur de la comparaison; on peut néanmoins y voir encore quelque figure du roi Nebucadanesar. Ce roi lui-même pour

Théophylacte, Rupert, Capiton etc., c'est Satan. Tous ont jugé que la pêche fictive d'Habacuc est un emblême de la séduction, arme du génie du mal.

Mais puisque nous sommes conduit à parler du puissant roi de Babylone qui fit de cette ville, selon Jérémie, « le marteau de l'univers » (L, 23), nous voulons, en esquissant cette grande figure historique, la montrer sous un jour dont l'éclaire une histoire qui n'a pu être rédigée qu'hier. La Bible nous a habitués à considérer Nebucadanesar comme un persécuteur brutal et un despote impie. Celui qui ne se soumet pas aux préjugés des leçons de son enfance reconnaît un tout autre caractère au grand homme, dès qu'il consulte avec impartialité les témoignages authentiques de l'antiquité.

Nebucadanesar, dont le nom se lit Nebukudrussur sur les briques éparses de Babylone, et signifie selon M. Oppert: « Nébo, protége l'espoir de ma race, » est un homme de guerre consommé et un politique exercé. On le voit pendant son règne anéantir tout ce qui porte ombrage à sa puissance et lutter sans cesse contre les ennemis naturels de l'empire de Babylone. Les opérations de Nebucadanesar contre l'Égypte amenèrent la campagne contre les incorrigibles petits rois de Juda, toujours portés à s'allier à l'Égypte, « ce roseau cassé perçant la main de celui qui s'y appuie » (Ésaïe XXXVI, 6). Les Ammonites et les Moabites subissent le sort de Juda. L'Arabie, dont on voit sur les bas-reliefs assyriens les nomades guerriers venir à l'improviste sur des dromadaires piller les campagnes chaldéennes, l'Arabie fut en grande partie soumise. Tyr paya chèrement son alliance avec l'Égypte après une opiniâtre résistance de

treize années. L'étoile de Nébo n'abandonna pas davantage son protégé dans d'autres expéditions contre la Médie et la Perse.

Tant de guerres toujours heureuses laissèrent au « pêcheur de peuples » des loisirs pour embellir sa capitale. Il construisit, pour plaire à une jeune épouse, ces terrasses que les anciens appelèrent des *jardins suspendus*; il restaura le temple de Bel; il enferma l'Euphrate dans des quais et entoura tous ses ouvrages d'une enceinte qui était l'ouvrage le plus merveilleux de Babylone. Vingt peuples asservis travaillaient à ces constructions. Que l'orgueil d'un homme ait été exalté par tant de splendeurs, le fait n'a par lui-même rien de surprenant. Le souverain de Babylone n'avait-il pas quelque droit de s'écrier : « voilà cette vaste Babylone que j'ai bâtie pour être ma résidence royale par ma puissance et à la gloire de ma splendeur » (Daniel IV, 27)? Mais, sur la foi des traditions juives, considérerons-nous comme un impie le roi qui dans les inscriptions commémoratives de son règne laisse de côté tous ses titres de gloire pour ne nous entretenir que de sa piété? Voici le commencement de l'inscription gravée sur le cylindre rapporté en 1854 par M. Rawlinson des débris du Birs-Nimroud, l'ancien temple de Bel à Babylone :

« Nebukudrussur, roi de Babylone, le grand roi, étroitement uni au cœur de Mardouk (divinité suprême de la religion babylonienne), le chef des prêtres, l'adorateur de Nébo (fils du Dieu suprême), le glorieux dominateur que son âme a porté à proclamer la gloire de Dieu suprême, le prêtre irréprochable etc. » L'inscription se termine par une prière.

Les légendes chaldéennes décernèrent à peu près au

grand homme les honneurs de l'apothéose, auxquels ses ennemis l'accusèrent d'avoir aspiré de son vivant. Une tradition babylonienne rapportée par Abydène fait de Nebucadanesar un personnage supérieur au commun des hommes et ravi aux cieux vers la fin de sa carrière sur la terre.

L'antiquité hellénique n'ignora pas complétement l'existence de ce grand prince. Alcée loue dans ses vers son frère Antiménidas qui, exilé de Mytilène, était allé servir dans les armées du monarque chaldéen et avait eu, paraît-il, l'honneur de sauver dans une bataille la vie à son royal maître.

Une observation des plus récents explorateurs de la Babylonie nous révèle toute la splendeur du règne de Nebucadanesar. « J'ai examiné sur place, dit M. Rawlinson, les briques de peut-être cent localités différentes de la Babylonie, et sur toutes je n'ai trouvé que le nom de Nebukudrussur, fils de Nebopalassur, roi de Babylone. »

II.

1. Habacuc attend la réponse de l'Éternel à la nouvelle question qu'il lui a adressée. Comme une sentinelle à son poste, il observe ce que Dieu lui montre. Les prophètes aiment à prendre cette situation: Ézéchiel se donne le même rôle qu'Habacuc.

מְצוּר a été rendu par « rocher » dans la version des Septante. Théodoret traduit « dans le cercle; » cette interprétation est aussi celle de l'auteur de la Vulgate. Ont-ils lus צוּק. Raschi prétend même d'après le Talmud que le prophète aurait tracé autour de lui un cercle, en déclarant à Dieu qu'il n'en sortirait point avant

d'avoir obtenu une réponse. Nous doutons qu'un prophète, quelle que fût la liberté de son langage, ait traité Jéhovah avec ces procédés qu'un ambassadeur romain pouvait se permettre à l'égard d'un souverain méprisé.

Nous avons déjà fait remarquer que l'âme du prophète est le théâtre de son entretien avec Dieu. Son inspiration est ce que Dieu dit en lui : בִּי ce mot le prouve.

2. Ce n'est pas une expression figurée que בָּאַר «graver.» On sait que les tablettes des anciens étaient de buis enduit de cire,

Vulgari buxo sordida cera fuit (Properce).

Dès lors écrire et creuser le buis étaient des formes synonymes. L'article הַ annonce ici que ces tables sont déterminées, connues du public. S'agirait-il de tables exposées en public, où l'on affichait ce que l'on portait à la connaissance de la foule ?

L'expression « lire en courant, » existe dans plusieurs langues; elle doit avoir son origine dans le mouvement du doigt suivant les caractères sur la tablette.

L'auteur de l'épître aux Hébreux (X, 38), qui ne fait que transporter les membres de la phrase des Septante, s'écarte, comme cette version, du texte hébreu, quand il applique à Jésus-Christ des paroles évidemment prononcées en vue d'événements prochains. Jérôme, Eusèbe etc. ont vu même dans ce passage une prédiction messianique. En revanche il faut savoir gré à Cyrille d'Alexandrie de ne pas avoir sacrifié en cet endroit le sens naturel.

4. On ferait un curieux chapitre de l'histoire de l'exégèse, si l'on réunissait les diverses explications données de ce verset.

Jéhovah qui vient d'annoncer au prophète qu'il allait lui répondre, débute par lui faire entendre une sentence d'une application universelle. Nous n'admettons pas avec les commentateurs juifs que « ce juste qui vivra par sa foi, » soit le symbole du peuple juif. Pour réfuter cette opinion soutenue encore de nos jours par les Israélites, contentons-nous de nous rappeler les premiers versets qui sont loin de nous montrer la nation juive comme une nation de justes. Calvin dit avec plus de raison que saint Paul, dans l'épître aux Romains (I, 17), « tire trop subtilement ce témoignage à la dispute de la justice gratuite de la foi. » A côté des déviations du sens originel de l'Ancien Testament commun à tous les écrivains du Nouveau, dans leurs citations, il en est, en effet, une particulière à l'apôtre des Gentils et qui tient à sa manière spéciale d'argumenter; cette méthode consiste à donner aux expressions recueillies dans l'Ancien Testament un sens plus étendu et plus profond que celui que leur attribuait l'écrivain hébreu.

Paul christianise sans doute les termes dont se sert Habacuc et il en tire, comme dit Calvin, plus que le prophète n'avait eu l'intention d'y mettre; mais reconnaissons que le dogme fondamental du christianisme est au moins à l'état de germe dans la parole d'Habacuc.

5. Désormais le prophète fait application à l'objet de sa prédiction de la vérité qu'il vient d'exprimer d'une manière générale.

Nous avons vu dans notre traduction, en nous autorisant de l'exemple d'éminents interprètes d'Habacuc, sous-entendre אִישׁ avec הַיַּיִן, comme il faut le faire avec מָרִי dans Ézéchiel (II, 5).

C'était un proverbe hébreu « insatiable comme le Schéol, » et il se rencontre plusieurs fois dans la Bible (Proverbes XXX, 16; Ésaïe V, 14). On sait que le Schéol, lieu triste et sombre placé dans l'intérieur de la terre, était, d'après les croyances hébraïques, le séjour des morts. Quelques traducteurs modernes rendent encore ce mot par tombeau. Il est cependant démontré par le témoignage des textes bibliques que le שְׁאוֹל était tout différent du sépulcre.

Vatable et Louis de Dieu veulent que ce verset soit une allusion à la catastrophe de Belscatsar. Habacuc, sans être aussi précis dans sa menace, confond dans une sorte de type impersonnel Nebucadanesar ou même Nabopalassar et ses successeurs. Il ne nomme pas même le roi de Babylone par son titre. Peuple, souverain, cité, empire sont réunis synthétiquement dans la pensée du prophète, et son oracle emprunte une nouvelle grandeur au vague de l'expression qui n'altérait pas la clarté de la prédiction.

6. On n'admirera jamais trop la beauté du tour oratoire par lequel Habacuc met la sentence de l'ennemi de son peuple dans la bouche des nations opprimées. Quelle scène! Les peuples réunis autour de leur tyran abattu lui crient: malheur! au début des cinq strophes d'invectives d'un chant où éclatent la colère, la vengeance et la dérision. Quant au prophète, il a disparu pour laisser parler les nations. Sa voix un instant muette ou peut-être confondue dans ce formidable chœur, se fera de nouveau entendre pour mettre un terme à l'hymne des peuples. Alors il entonne l'hymne de la confiance en Dieu, comme une révélation du mot qui explique au juste l'énigme des choses humaines, et

lui enseigne à rester calme pendant que tout s'agite et croule autour de lui.

Raschi pense que עָב, mot dont la racine est עוּב ou עָבַב, et que טִיט, désignent dans leur union « une boue épaisse. » Kimchi y voit une allusion au tombeau. D'autres interprètes ont donné à ce mot le sens de « prêts sur gages. »

Cette première strophe, qui comprend avec ce verset les deux qui suivent, rappelle les rapides conquêtes des Chaldéens. En réalité le dominateur de l'Asie occidentale n'a fait que préparer sa chute et la rendre plus éclatante.

7. נֹשְׁכֶיךָ dont la racine est נָשַׁךְ a été quelquefois exprimé en français par « ceux qui te mordent. » Les Rabbins ont une légende en rapport avec ce sens. Evilmérodach, disent-ils, fils et successeur de Nebucadanesar, craignant que son père ne revînt du tombeau, comme il était revenu de sa démence, aurait livré aux corbeaux le cadavre du grand roi. Les véritables corbeaux de la prophétie, ce furent les Médo-Perses qui déchiquetèrent l'empire chaldéen.

8. On comprend qu'il s'agit en cet endroit de Jérusalem et d'Israël. Les Targums ont même introduit les noms propres dans le texte. Mais Grotius croit devoir prendre ce passage dans un sens plus général; il pense qu'il est question de chacun des peuples qui ont à se venger.

9. Ici commence la deuxième strophe de l'hymne des peuples humiliés par le Chaldéen sur le despote humilié à son tour. Dans ce verset et les suivants, le poëte fait allusion à l'avidité des Babyloniens et à leurs richesses mal acquises qui, au lieu de les mettre

à l'abri des coups de la fortune, contribuent à leur chute.

Les fouilles heureuses opérées dernièrement sur le territoire de l'Assyrie et qui sont un commentaire perpétuel des prophètes hébreux, nous expliquent les mots « placer son nid sur la hauteur. » Quand un souverain voulait se construire un palais, il faisait étager sur une éminence naturelle de spacieuses terrasses en briques crues noyées dans un lit de bitume. Le palais décorait le sommet de ces collines artificielles. Les rois de Ninive paraissent avoir attaché une grande importance au soin de laisser de somptueux édifices en témoignage de la splendeur de leur règne. Rien de plus curieux que les recommandations solennelles qu'ils adressent à leurs successeurs en terminant l'énumération de leurs victoires et de leurs constructions, pour que ces derniers respectent leurs œuvres. La formule des inscriptions est presque identique partout. Voici celle qui se lit à la fin d'une inscription du roi Sargon « A celui qui dans la suite des jours sera parmi mes fils, appelé à la garde du pays et des hommes par Assour et Istar, je dis ceci : ce palais vieillira et tombera en ruines dans la suite des jours. Que mon successeur relève les ruines, qu'il rétablisse les lignes d'écriture qui contiennent mon nom, qu'il restaure les peintures, qu'il nettoie les bas-reliefs et qu'il les remette en place, alors Assour et Istar lui seront favorables... Mais celui qui altère mon écriture et mon nom, qu'Assour, le grand dieu, le père des dieux lui enlève comme à un rebelle son sceptre, son trône et sa gloire ! » Dom Calmet a émis sur tout cet hymne quelques idées originales. Chaque strophe s'adresserait selon lui à un personnage différent.

Ainsi après avoir attribué sensément à Nebucadanesar la première strophe, il pense que le roi Joachim est l'objet de la seconde. Jérémie adresse, il est vrai des paroles analogues à ce roi. Cette rencontre des deux écrivains sacrés ne nous force pas à conjecturer qu'ils parlaient au même personnage. Ce ne fut point d'ailleurs Joachim, mais Sédécias qui fut l'allié des autres rois dont il sera bientôt question.

10. Il est évident que les paroles de ce verset ne peuvent s'appliquer qu'à Nebucadanesar. Quels seraient dans l'hypothèse de Calmet ces peuples nombreux dont le roitelet de Juda aurait causé la ruine? On nous objectera peut-être, sans nous convaincre toutefois, que le mot qui est ordinairement traduit par peuple, se trouve souvent exprimé au pluriel, quoique appliqué à Israël seul (Deutér. XXXIII, 3, 19; Psaumes XCV, 7; Osée X, 14). Nous estimons que Joachim et les princes de sa famille n'ont perdu qu'une nation la leur.

11. La nature inanimée se révolte elle-même contre les injustices des Chaldéens.

Le mot כָּפִיס ne se présente que dans cet endroit: aussi a-t-il fortement embarrassé les commentateurs. Selon le Talmud suivi par Tanhoum, il signifie une brique. Les Septante y voient un insecte, *κάνθαρος*. Théophylacte, qui a adopté ce sens, l'explique, et son explication est à noter. «Nebucadanesar, dit-il, en renversant et en incendiant les villes, détruisait les murs et la charpente des édifices et avec eux les petits scarabées, les teignes et les tarets qui prouvaient l'antiquité de ces constructions et de ces cités. Les victimes de la destruction et de l'incendie crient contre la cruauté du vainqueur.» La version chaldaïque, qui n'avait pas soup-

çonné tout cela, traduit par « morceau de bois. » Théodote et Jérôme s'éloignent peu de cette interprétation, en mettant « bois de jointure. » Nous pensons qu'il s'agit d'une pièce de charpente. Peut-être cette pièce de charpente avait-elle, dans l'idiome technique des artisans grecs, le nom de κάνθαρος. La racine du mot doit être כפם, verbe inusité en hébreu, mais signifiant « prendre » sous la forme syriaque.

12. Nouvelle strophe de trois versets. Babylone, enrichie par le crime, est condamnée avec celui qui l'a si bien parée.

C'était une merveilleuse cité que Babylone. L'étendue de ses murs extérieurs était de 480 stades selon Hérodote ; les mesures données par Pline sont identiques. Une inscription de Nebucadanesar confirme cette assertion : — « Moi, dit-il, j'ai fait, en les alignant, six enceintes comme défenses contre les guerriers ; j'ai fait le mur indestructible de Babylone, long de 480 stades, qui entoure le boulevard de Babylone. » — Ces murs étaient hauts de 200 coudées et larges de 50. Quel défi méprisant jetaient aux envahisseurs ces murailles garnies de tours et ceintes d'un fossé rempli d'eau ! Une immense arène atteignant à la superficie du département de la Seine et fermée par une enceinte dont l'élévation égalait presque la hauteur de la flèche la plus élevée de la capitale de la France ; tel était l'aspect extérieur de Babylone.

On conçoit qu'une semblable ville fut plutôt un territoire fortifié qu'une ville proprement dite. La cité n'en occupait qu'une partie ; le reste se composait de terrains cultivés, où apparaissaient çà et là des groupes d'habitations, qui étaient moins des faubourgs que des

villes distinctes. Des peuples d'origine étrangère y étaient entassés comme dans une sorte de parc. Chaque conquête des monarques chaldéens augmentait la population de leur capitale, en y introduisant un nouvel élément. Ceci fait comprendre les passages d'Ésaïe et de Jérémie, qui nous montrent les peuples délivrés à la ruine de Babylone, s'enfuyant vers leur patrie.

Hérodote, Diodore de Sicile, Pline, Quinte-Curce nous ont entretenus des merveilles que renfermait la grande ville. Les ruines actuelles donnent une idée aussi exacte de l'antique cité que les ossements d'un gigantesque animal en peuvent donner une de l'animal auquel ils appartinrent. Pas un monument cependant, pas même une pierre sculptée sur ce sol bouleversé par la dévastation, mais d'immenses morceaux de briques au milieu d'un désert de sable et de marais fétides.

Les explorateurs modernes ont retrouvé en dehors de la ville proprement dite, dont la moderne Hillah occupe l'emplacement, les restes de l'ancienne résidence royale, où abondent les fragments de briques émaillées et peintes qui, suivant Ctésias, décoraient l'intérieur du palais des rois chaldéens. Les fameux jardins suspendus couvraient les pentes et le sommet du monticule d'Amran-ibn-Ali. L'amas de ruines qui porte le nom de Babil est le monument qui est désigné dans les inscriptions comme le temple par excellence. C'était une pyramide qui devait avoir environ 550 pieds d'élévation. Enfin, le Birs-Nemrod, le Borsippa ou Borsiph des anciens, rappelle, dans le quartier sud-ouest de l'immense cité, de plus augustes souvenirs encore, car cette montagne fictive n'est autre que la tour de Babel.

Nebucadanesar avait reconstruit ce monument des rois, ses prédécesseurs; on a trouvé plusieurs exemplaires de l'inscription signalant ces réparations. Quant à l'édifice lui-même, c'était une série de tours superposées et formant sept étages de hauteur différente. Chacun de ces étages était diversement colorié, suivant la divinité à laquelle il était consacré.

Il va sans dire que, dans ce champ de débris, des ruines persanes, grecques et parthes se trouvent mêlées aux vestiges de la société chaldéenne.

Dom Calmet ne croit pas que le verset concerne Babylone; il pense que le prophète s'adresse à Tyr et au roi Ithobal, allié, comme Sédécias, du roi d'Égypte, dans la guerre du pharaon Neco contre Nebucadanesar. La manière dont le bénédictin explique son opinion, à l'aide du verset suivant, est pour nous un motif de plus de la rejeter.

13. On reconnaît une allusion aux travaux des captifs. Comme les monarques égyptiens, les rois d'Assyrie employaient les bras des peuples traînés en esclavage à la construction de leurs édifices.

Résumons l'histoire des derniers jours de Babylone. Après avoir vainement assiégé pendant deux ans une cité qui avait des provisions pour vingt ans, et où la confiance était si grande que les fêtes y succédaient aux fêtes, Cyrus pénétra par le lit de l'Euphrate détourné de son cours, dans l'enceinte inabordable. Les Médo-Perses traversent la villa, en massacrant toutefois les gens qu'ils rencontrent sur leur passage, et courent au palais (aujourd'hui le Kasr). Belscatsar venait d'apprendre à table la surprise de sa ville. Au moment où il ordonne d'ouvrir les portes du palais, les assaillants

s'y précipitent, et le dernier roi de Babylone tombe au milieu de ses gardes.

Alors commença un massacre qui dura trois jours. L'Asie fut vengée. Toutes les sinistres prophéties des écrivains juifs devinrent des réalités. Quiconque, ainsi que Ésaïe l'avait annoncé, fut trouvé, fut percé, et quiconque fut saisi fut égorgé. On n'épargna, selon la prédiction de Jérémie, ni le semeur ni le faucheur. Le filet dont le Chaldéen, suivant la métaphore d'Habacuc, s'était servi pour envelopper les peuples, fut jeté sur lui-même : Jérémie en fait la remarque. Le fils d'Hilkia emprunte enfin à notre prophète la pensée exprimée dans ce verset; car il conclut aussi «que les peuples ont travaillé pour le néant et que les nations se sont fatiguées par le feu» (LI, 58).

Ce furent les successeurs de Cyrus qui se chargèrent de l'exécution définitive de la sentence contre Babylone. Darius, contre qui la vieille capitale s'était révoltée, en abaissa les murs; Xercès en détruisit les temples; puis, après ces rois de l'Iran, des peuples vinrent promener sur les débris entassés le balai de la destruction dont avait parlé Ésaïe (XIV). Ravagée pendant plusieurs siècles, la Chaldée n'est plus qu'une solitude semée de chétives cités modernes construites avec des décombres.

Il n'est même pas resté de l'empire chaldéen ce qu'une société expirante lègue ordinairement aux générations, une littérature perpétuant la gloire d'un État déjà rayé de la liste des empires. Quoique Babylone ait été dès une haute antiquité un centre de culture intellectuelle pour l'Orient, aucun texte original des écrits des savants chaldéens n'est venu jusqu'à

nous. A peine les littératures voisines qui ont eu de meilleurs destins ont-elles conservé des débris de la culture qu'elles remplaçaient. M. Ern. Renan a démontré sans réplique que les ouvrages Nabatéens traduits au dixième siècle par H. Washijjah-al-Kadani ou le Chaldéen, que M. Quatremère avait supposés écrits sous Nebucadanesar et que M. Chwolson faisait même remonter au quatorzième siècle avant l'ère chrétienne, sont de l'époque des Séleucides.

Ainsi, comme les guerriers de la Chaldée, les sages de Babylone ont travaillé, ainsi que le dit le prophète, pour le néant!

14. Les Septante, qui, par suite d'une erreur dans les manuscrits dont ils se servirent, avaient opéré dans le mot עָלֶיהָ, la métamorphose d'une lettre, ont traduit « comme l'eau les couvrira. » On peut comparer l'expression d'Habacuc au vers. 9 du chap. XI d'Ésaïe. « La connaissance de Jéhovah remplira la terre comme les eaux couvrent la mer. »

15. C'est le commencement d'une quatrième strophe, où est dépeint le mal moral fait par les Chaldéens aux nations, mal qu'ils doivent expier comme tous leurs autres crimes. Ce mal s'apprécie si l'on recherche la part prise par Babylone à la civilisation. L'astrologie judiciaire, la sorcellerie, une branche du gnosticisme, le germe de la Cabale, tel est le funeste présent que la Chaldée a fait au monde!

Calmet dirige contre le roi d'Égypte, Hophra, allié de Sédécias, l'intention présente du prophète.

L'image de ce verset est fréquente chez les prophètes. Jérémie l'emploie dans sa prédiction contre Babylone (LI, 7). Ézéchiel en use plus énergiquement

encore dans ses menaces contre Samarie et Jérusalem, personnifiées dans Ohola et Oholiba. «Tu boiras la coupe de ta sœur, dit-il à cette dernière, coupe large et profonde.... Tu la boiras, tu la videras, tu la lécheras et de ses têts tu te déchireras les mamelles» (XXIII, 32, 34). Ésaïe avait aussi comparé l'Égypte à un homme ivre tournant sur lui-même en vomissant (XIX, 14).

Les Septante traduisent: «pour que vous puissiez voir dans ses cavernes.» On comprend difficilement qu'une version aussi fautive ait pu, auprès des écrivains du Nouveau Testament eux-mêmes, jouir de la faveur qu'ils auraient dû réserver au texte original. Ne serait-ce pas une preuve qu'ils n'étaient pas hébreux pour la plupart?

Les rabbins ont encore une légende à propos de ce verset. Habacuc, si on les croit, ferait prophétiquement allusion à un épisode de la captivité du dernier roi de Jérusalem. Au milieu d'un festin Nebucadanesar aurait enivré son prisonnier dans le but de lui faire perdre tout sentiment de bienséance et de le rendre le jouet de sa cour.

16. C'est la menace que Nahum avait adressée à Ninive. Le père de Nebucadanesar l'avait réalisée avec ses alliés. «Voici je relèverai les vêtements sur la tête et ferai voir aux peuples ta nudité et aux royaumes ton ignominie» (III, 5).

17. Ce verset est difficile à entendre au point de vue philologique et exégétique. Nous nous tenons à l'ancienne interprétation.

Le Liban est mis pour la Palestine comme dans Ézéchiel XVII, 3, et dans le Deutéronome III, 25. Quelques

critiques voient cependant en cet endroit une allégorie du temple de Jérusalem construit en bois du Liban. Les bêtes dont il est parlé sont une désignation figurée des habitants du pays. Il a fallu à Calmet beaucoup d'efforts pour mettre cette mention de la Terre-Sainte en rapport avec l'hypothèse qui fait tomber sur le roi d'Égypte le poids de cette strophe.

18. Nous lisons dans la prophétie de Jérémie déjà citée à cause des nombreux points de comparaison qu'elle offre avec l'oracle d'Habacuc et qui s'adresse aussi à Babylone, les paroles suivantes : « Tout homme est stupide, faute de le (Dieu) connaître; pour chaque fondeur son idole est un sujet de honte, car l'image fondue par lui est un mensonge et elle ne respire pas » (LI, 17). On peut encore rapprocher ce passage d'Ésaïe XLIV.

Dans cette strophe, la cinquième qui complète l'accusation par le reproche d'idolâtrie, crime capital aux yeux d'un croyant, car au lieu de nuire seulement à l'homme comme ceux qui viennent d'être énumérés, il offense la majesté divine. Le mot « malheur » qui commence les quatre autres strophes est renvoyé au verset suivant.

20. Ici Habacuc semble à la fois mettre un terme au chant des nations et se préparer à l'hymne qu'il veut adresser à Dieu. L'empire fondé par le Nabatéen Nemrod a disparu; les peuples se réjouissent autour de leur vainqueur. Alors le prophète par une transition sublime ramène les yeux vers Dieu et pense qu'il est temps de suspendre cet élan d'une joie légitime, mais trop humaine. Dieu lui-même va apparaître. Habacuc se recueille et réclame le silence.

III.

1. Le troisième chapitre se compose de cet hymne que plusieurs critiques ont regardé comme le morceau le plus remarquable de toute la littérature hébraïque.

Entrons dans quelques considérations à l'aide desquelles il sera plus facile de pénétrer le sens de cette poétique composition destinée à demeurer intraduisible.

Les événements merveilleux dont l'histoire d'Israël est pleine depuis la sortie d'Égypte jusqu'à l'installation du peuple élu dans la terre promise, laissèrent une profonde impression dans le souvenir des Hébreux.

L'apparition de Dieu sur le Sinaï, au milieu des tonnerres et des éclairs, autorisa la seule personnification de Dieu que le monothéisme peut accepter, la seule que connurent jamais les prophètes. Dès lors l'orage fut regardé comme l'enveloppe de la puissance divine.

On avait cependant considéré aussi comme un autre symbole de la manifestation du Dieu invisible, la colonne de fumée et de nuages qui avait conduit Israël dans ses pérégrinations. Cette colonne avait même été le siége de la justice du Tout-Puissant. Or quoi de plus naturel que d'en joindre le souvenir à celui de la nuée qui avait environné le Sinaï pendant la promulgation de la loi? La mort sortait de l'une et de l'autre pour atteindre l'audacieux.

La faveur dont jouirent dans la mémoire du peuple juif ces antiques souvenirs apparaît dans le soin des poëtes hébreux à y faire allusion. L'hymne de Déborah, quelques psaumes et le cantique d'Habacuc sont d'é-

clatants témoignages de cette faveur. Plus on s'éloigne du temps des prodiges ainsi rappelés, plus l'allusion est voilée et cachée sous d'autres allusions relatives à des événements plus récents. Rien n'était plus propre à frapper l'esprit et à toucher le cœur, que cette association des images grandioses de la puissance divine et des souvenirs de la bonté du Dieu d'Israël.

Cyprien, Eusèbe etc., comme plusieurs commentateurs juifs, ont vu dans cette hymne une prophétie messianique. Calmet n'est pas loin de cette opinion, admise aussi par l'auteur de la Vulgate. « On ne peut en cela s'égarer, dit Calmet, car on ne fait jamais violence à l'Écriture en rapportant au Messie ce qui s'y trouve. » L'affirmation est hardie.

Le terme שִׁגְיֹנוֹת a embarrassé les traducteurs. La Vulgate traduit « pour les ignorances, » expression qui aurait besoin d'un sérieux commentaire. M. Perret-Gentil dit « sur le mode des chants plaintifs. » La version syriaque, qui pourrait être d'un grand secours à propos de ce mot, l'omet. Cette inscription serait-elle plus moderne que l'hymne? Ce qui est certain, c'est que la signification du mot est perdue.

2. Le prophète a vu l'avenir, il se borne à supplier l'Éternel de se souvenir de sa miséricorde.

Les Septante avaient traduit בְּקֶרֶב שָׁנִים « au milieu de deux voies. » Dans plusieurs manuscrits le changement de l'accent dans *ζωῶν* transformé en *ζώων* fit traduire « au milieu des deux animaux. » On ne saurait énumérer toutes les absurdités sorties de cette distraction de copiste dans une version déjà défectueuse. Les uns ont reconnu dans ces deux animaux entre lesquels apparaît Jéhovah, le Fils et le Saint-Esprit, et ont proclamé la

trinité établie dans le livre d'Habacuc; les autres, se contentant de suivre l'erreur des manuscrits grecs, improvisèrent la tradition d'après laquelle Jésus serait né entre un bœuf et un âne. Ainsi le prophète hébreu aurait connu par intuition ce détail de la naissance du Christ dont l'Évangile ne parle pas. A leur tour ces fantastiques animaux ont beaucoup occupé certains exégètes, dans les temps qui furent l'âge d'or de l'interprétation allégorique. Ce sont pour ceux-ci le symbole des deux brigands crucifiés sur le Calvaire; pour ceux-là l'image de Moïse et d'Élie, témoins de la transfiguration de Jésus ; pour d'autres la représentation des hommes et des anges, des Juifs et des païens etc. Le désaccord de toutes ces opinions est moins surprenant que la facilité avec laquelle un système d'exégèse si ridicule s'est imposé à d'excellents esprits.

3. Habacuc voit l'Éternel arrivant comme autrefois au secours de son peuple; il le montre triomphant du méchant au milieu de l'agitation des éléments.

Theman et Paran sont des lieux voisins du Sinaï. Rupert a pensé que Paran, «la montagne d'où sort le saint,» c'est-à-dire Jésus-Christ, ne pourrait être qu'une allégorie de Dieu le Père. Quant à Théman, on en trouve plusieurs fois la mention dans l'Écriture (Amos I, 12; Jérémie XLIX).

סֶלָה est un terme de musique. Les Septante le rendent par *διάψαλμα*, et les versions françaises par «pause,» le plus ordinairement. Nous laisserons la forme hébraïque à ce mot, qu'on rencontre plus de soixante-dix fois dans les psaumes.

4. Capiton pense que קַרְנַיִם désigne de véritables cornes; d'après lui ce sont celles qui décorèrent le front

de Moïse. Mais les cornes de Moïse, bien que l'église Saint-Marcel de Rome se soit vantée de les posséder, ont-elles pu être autre chose qu'un faisceau de rayons ?... Rupert et Sanctius sont d'avis qu'il y a en cet endroit une allusion évidente aux deux bras de la croix de Jésus-Christ.

Dans les Psaumes XVIII et LXXVII, Dieu est représenté de la même manière. La magnifique théophanie de ces psaumes n'est qu'un tableau gradué de l'orage. Il en est de même du Psaume XXIX, où le tonnerre est considéré comme la voix de Dieu qui gronde.

6. Capiton, qui fait parfois de l'exégèse à la façon des plus audacieux interprètes scolastiques, reconnaît une image des grands rois dans les montagnes, et des petits princes dans les collines.

On a diversement interprété הֲלִיכוֹת עוֹלָם. Herder pense qu'Habacuc veut parler des routes d'Israël dans le désert. N'y aurait-il pas en même temps une allusion à la marche ordinaire des orages fondant des contrées méridionales sur la Palestine ?

7. Calvin et d'autres jugent que l'intention du prophète est de rappeler la victoire d'Othoniel sur Chusan, roi de Mésopotamie (Juges II, 10, 11) et celle de Gédéon sur les Madianites (Juges VI, VII, VIII). La suite de l'hymne, où une allusion semble faite à la victoire de Déborah, pourrait autoriser cette conjecture. Peut-être cependant Habacuc fait-il pendant tout son chant simplement allusion aux souvenirs du désert. Alors כּוּשָׁן désignerait les Éthiopiens, habitants des bords de la mer Rouge : le ן serait euphonique.

8. La tournure singulière de ce verset, en trahissant l'effroi, donne de l'élévation à l'ode ; plusieurs psaumes

interrompent le récit avec de semblables interrogations inattendues. C'est une marche particulière à la poésie orientale, et qu'on retrouve aussi dans les compositions de la muse des peuples celtiques.

9. שִׁבְעוֹת מַטּוֹת אֹמֶר. Ce passage est un des plus difficiles de l'Ancien Testament. Herder dit qu'il faisait le désespoir des critiques. Comme lui, Ewald prend le premier mot pour l'adjectif numéral, et traduit : « tu épuises les sept traits de ta parole. » C'est un sens aussi obscur que l'hébreu. Meyer change le texte et lit שִׁבַּעְתָּ, deuxième personne pichel de שבע « rassasier. » Reste אֹמֶר ; dans le Psaume LXVIII au vers. 12, ce mot semble vouloir dire « chant de victoire. » Nous avons traduit en suivant Meyer, malgré notre répugnance à introduire des modifications dans l'orthographe du texte.

Dans la Bible la foudre est souvent appelée « la flèche du Seigneur. » La multiplication des éclairs sous la forme des flèches est une des plus belles images de la théophanie du Psaume XVIII. Le prophète semble même, comme on pourra s'en assurer tout à l'heure, imiter le psalmiste.

10. Les tropes de ce passage peuvent être empruntées aux anciens événements de l'histoire d'Israël ; mais comme ces images ne sont rapprochées que selon les exigences de l'imagination du poëte, il y aurait beaucoup de hardiesse à vouloir expliquer chaque trait historiquement et chronologiquement.

Nous lisons dans le cantique d'adieu de Moïse (Deut. XXXIII, 2) : « Jéhovah est venu de Sinaï ; il s'est levé pour eux en Séir ; il brille sur le mont Paran, il est arrivé des montagnes de Cadès : le feu ondoyant l'entoure. »

Déborah arrive par cette peinture à se frayer un passage jusqu'aux nuées d'où s'écoulèrent les pluies qui, en gonflant les torrents, favorisèrent les Hébreux dans la bataille du Thabor.

David au contraire se sert poétiquement des eaux du Sinaï pour faire fleurir le désert sous les pas d'Israël.

11. Encore une image empruntée à l'hymne de Déborah. L'imitation est supérieure au modèle. Quel tableau que celui des astres humiliés à l'aspect d'une clarté qui obscurcit leur lumière !

13. Dieu s'avance en écrasant ses ennemis. On croirait qu'Habacuc fait allusion à la vie de David. L'image principale de ce verset n'est pas rare dans les Psaumes (LXVIII, X) ; on en peut dire autant des versets suivants.

N'essayons pas de définir plus clairement que ne le fait Habacuc, ces ennemis que l'Éternel frappe.

En style oriental, la ruine d'une maison signifie la destruction d'une cité ou d'une famille.

15. Herder, qui dans le verset précédent a trouvé une mention des « monstres de l'enfer, » admire plus heureusement la beauté du dernier trait de ce tableau grandiose. Jéhovah venu à travers les eaux se retire par la même voie. Qui sait si cet amoncellement des eaux, auquel Habacuc donne le nom de « mer, » ne serait pas dans sa pensée l'océan aérien et nébuleux où éclate la foudre? Les Hébreux, surtout dans le style poétique, ont bien pu désigner par une même appellation les eaux suspendues en masse vaporeuse dans l'atmosphère ou étendues sur la face de la terre à l'état liquide. Par un procédé analogue de l'esprit humain, un peuple appartenant à une autre famille humaine, les Aryas de

l'Inde firent de Varouna (*Οὐρανος*) dieu de l'atmosphère, le Neptune de leur panthéon, quand ils connurent l'Océan.

Ici se termine la théophanie d'Habacuc; on peut en rapprocher quelques traits de la théophanie des psaumes et motamment du Psaume XVIII.

«Alors la terre oscilla et trembla et les bases des montagnes furent émues... une fumée sortit de ses narines et un feu dévorant de sa bouche; il fit jaillir des charbons ardents... et l'obscurité était sous ses pieds... De la splendeur qui le précède sortent les nuages qui portent la grêle et les charbons de feu... Il lança ses flèches et il les dissipa; et mille traits, et il les défit... et les fondements du monde furent mis à nu, Jéhovah, au bruit de ta voix!...» (XVIII, passim).

16. Sorti de l'extase où cette vision l'a plongé, le prophète a de nouveau conscience des maux réservés à sa nation et il s'effraie encore.

On saisit le sens de אָבוּז en le rapprochant des premiers versets du second chapitre. Dieu a ordonné à Habacuc d'attendre l'accomplissement des événements, et le prophète à qui l'avenir a paru sombre, quoique garanti en faveur du juste, se demande comment il pourra attendre en paix le jour annoncé.

17. Selon quelques critiques, cette description représenterait allégoriquement la dévastation des pays à la suite de la guerre. Pourquoi ne s'agirait-il pas aussi d'une disette dont les horreurs viendraient s'ajouter aux calamités de la guerre?

כָּחַשׁ a le sens de tromper l'espérance. C'est une expression commune aux prophètes (Ésaïe LVIII, 11;

Jérémie III, 23; Osée IX, 2). Horace a dit aussi : *Fundusque mendax.*

18. La frayeur d'Habacuc n'a pas duré, et le prophète termine par un chant de triomphe. La Vulgate traduit בֵּאלֹהֵי יִשְׁעִי « en Jésus mon Dieu. » Ce serait du christianisme trop nettement caractérisé de trop bonne heure.

19. Les dernières paroles d'Habacuc sont prises dans le cantique de Moïse. David s'était appliqué ce passage au vers. 34 du Psaume XVIII. Habacuc imite David sans se séparer du reste des justes. Le prophète est certain qu'un jour viendra où le peuple élu couronnera les hauteurs, c'est-à-dire reprendra possession du pays et dominera la terre.

Les derniers mots de la prophétie, joints à ce qui précède par Luther et la version chaldaïque, ne sont qu'un *post-scriptum.* לַמְנַצֵּחַ se trouve dans plus de cinquante suscriptions de psaumes. On pense qu'il est question d'un musicien habile. Quant au terme נְגִינֹתַי dont on peut considérer le י comme paragogique, nous ne le traduirons pas; c'est encore un de ces mots dont le sens est loin d'être sûr.

Conclusion.

La prophétie d'Habacuc inscrite dans le canon des Écritures sacrées, et par conséquent également vénérée des Juifs et des chrétiens, est-elle une œuvre inspirée? Telle est la question qui se pose à nous pour réclamer notre dernier mot.

En principe, nous repoussons la doctrine de la pleine

théopneustie, qui fait voir dans les pages du Saint-Livre des dictées dont chaque mot proviendrait de Dieu lui-même ; mais nous professons une foi profonde à l'inspiration des écrivains sacrés, à la conscience desquels Dieu parlait. Dans la Bible, cette action divine nous paraît inséparable de l'action de l'homme. Ici, comme ailleurs, le surnaturel n'est qu'une force nouvelle introduite dans le système des forces naturelles pour développer ces dernières, en s'harmonisant avec elles, mais non pour les annuler. Lors donc que dans un livre biblique l'empreinte de l'homme serait accusée de manière même à trahir vivement l'imperfection de la nature humaine, nous ne pourrions nous autoriser de ce fait pour exclure ce livre comme indigne de figurer dans le Canon. Bien plus, c'est le contraire qui eût à bon droit été pour nous un légitime sujet d'étonnement. L'essentiel c'est qu'en dehors de l'action de la science, il y ait place dans l'esprit du critique pour les réclamations de cet élément mystique « inexplicable, mais incontestable, nous écrivait dernièrement M. le pasteur Muston, par lequel nous prions et nous adorons par nous-mêmes, avec une intensité tout à fait indépendante des progrès ou des retards, des conflits ou des victoires de la critique scientifique. » C'est cet élément que nous avons associé à l'élément scientifique dans notre étude de la prophétie d'Habacuc, et c'est à la synthèse de ces deux éléments, dont les parties extrêmes en théologie n'ont voulu garder qn'un seul, que nous devons la conclusion de cette étude.

Nous consentons volontiers à ne pas chercher l'inspiration des livres prophétiques ailleurs que dans ce regard du prophète tourné vers l'avenir avec une pleine

assurance d'une régénération de la nature juive et d'une mission qu'elle doit remplir, en portant le monde entier à la connaissance de la vérité. Ces données générales de la prophétie ne sauraient être niées. On peut, de plus, discuter sur le mode par lequel les prophètes arrivaient à la connaissance des plans de Dieu et sur l'étendue de cette connaissance. Il nous suffit, à nous, de constater dans notre prophète ces vues supérieures qui sont considérées comme l'essence de la prophétie, et qui sont pour nous la révélation de l'action divine.

Comment nier cette intuition élevée dans une œuvre qui, outre les caractères communs à tous les écrits prophétiques de l'Ancien Testament, nous montre sous une forme plus humaine que celle qu'affectent la plupart des prophètes, une doctrine plus spirituelle et mieux définie? N'est-ce pas au prophète qui a si bien compris les effets de la foi que peuvent s'appliquer particulièrement ces mots de Capiton : « Les prophètes ont eu par intuition la foi chrétienne? » La prédiction d'Habacuc réagit contre l'étroit particularisme des opinions juives et, en prononçant hardiment une condamnation qui enveloppe tous les pécheurs, elle montre d'une manière générale dans la foi l'unique voie de salut. Nous ne sommes pas loin de la prédication du précurseur qui recommanda le renouvellement intérieur à la foule des enfants d'Abraham abusés sur les prérogatives de leur origine, pas loin non plus des paroles plus solennelles du Sauveur. On comprend que saint Paul ait inscrit la sentence du prophète hébreu à la première page de son épître aux Romains, ce manifeste de la doctrine chrétienne. Quelque contraire que fût aux vues égoïstes d'Israël le grand principe qu'il n'y

a d'assurance que pour le juste, et que le juste puise cette assurance dans sa foi, la parole d'Habacuc ne retentit pas en vain parmi son peuple. Nous lisons dans la Guémare de Babylone une déclaration qui contraste de la manière la plus frappante avec les nombreuses inepties de ce recueil. « Les six cent treize préceptes de Moïse ont été réduits à onze par David; Ésaïe les a ensuite réduits à six, Michée à trois, et enfin Habacuc les a résumés dans un mot: le juste aura la vie dans sa foi.»

Jamais aucun doute n'a été élevé au sujet de la canonicité du livre d'Habacuc. Les témoignages en sont probants. Citée quatre fois dans le Nouveau Testament (comp. Habac. II, 4, et Rom. I, 17; Gall. III, 11; Héb. X, 38; comp. Habac. I, V, et Actes XIII, 40 et 41), cette prophétie existe dans la version de Septante comme dans la version syriaque.

Qu'elle reste donc dans la Bible, cette célèbre prédiction, qu'elle y reste, après avoir été soumise à une impartiale critique, l'objet de l'admiratiou du littérateur, de l'intérêt de l'historien et du respect du chrétien! Il est doux à ce dernier d'y trouver une parole qui est à la fois le dernier mot de l'Ancien-Testament et la base de la Nouvelle-Alliance: celle qui proclame le salut par la foi!

A Dieu seul sage soit gloire éternellement par Jésus-Christ! (Rom. XVI, 27).

THÈSES.

1° Habacuc a prophétisé sous Joachim, roi de Juda, vers l'an 605.

2° L'ouvrage d'Habacuc forme un tout composé d'une prédiction contre le royaume de Juda, d'une seconde

prédiction contre l'état chaldéen de Babylone et d'une hymne.

3° Les découvertes archéologiques modernes justifient le caractère d'authenticité de l'œuvre d'Habacuc, œuvre remarquable sous le triple point de vue religieux, politique et littéraire.

4° La Bible se présente avec un double caractère : l'un divin, s'appliquant aux grandes vérités, aux grands faits de salut ; l'autre humain, dont la faillibilité apparaît dans le texte et dans l'exposition des faits.

5° Le fait de la diversité d'auteurs du Pentateuque et de la formation successive de ce recueil, est acquis à la science.

6° Le livre de Jonas est une parabole.

7° On peut tirer des contradictions et des analogies qu'offrent entre eux les évangiles de Matthieu, de Marc et de Luc, l'opinion qu'ils sont le produit de l'association de documents antérieurs avec la tradition orale.

8° Le but de l'évangile de Jean est essentiellement dogmatique; néanmoins les données historiques peuvent en être quelquefois préférées à celles des autres évangiles.

9° Les raisons que la critique a soulevées contre l'authenticité des épîtres de Paul à Tite et à Timothée, ne sont pas concluantes.

10. L'hypothèse, d'après laquelle l'épître de Paul aux Éphésiens aurait été adressée aux Laodicéens, n'est pas mieux fondée que l'hypothèse d'une épître aux Laodicéens qui aurait été perdue.

Vu par le président de la soutenance,
Strasbourg, le 7 novembre 1864.
T. COLANI.

Permis d'imprimer,
Strasbourg, le 11 novembre 1864.
Le Recteur, DELCASSO.